

## Un malheur apprivoisé

Adaptation. Tout était à refaire. Mes cartons étaient enfin vides. Tout était bien rangé. Il fallait que je me familiarise avec le nouveau quartier.

Je découvrais le plaisir et l'avantage de pouvoir travailler chez soi, sans devoir se rendre dans une entreprise, au bureau. L'informatique avait ses avantages.

Chaque jour, à la même heure, je sortais relever le courrier. Je m'imprégnais de cette clarté que la neige créait en tombant, de ce petit vent qui piquait la peau, des mains gelées qui tenaient difficilement les lettres.

Euphorie. Très vite, une chose m'intriguait. Un grincement surgissait du bout de la rue jusqu'au virage à côté de chez moi. Un étrange bolide faisait son entrée en scène. Chaîne qui claquait, roue voilée, sonnette fatiguée, dynamo cassée. Selle instable, ferraille rouillée. Un véritable deux roues endiablé. Aux commandes, une reine enneigée. Gants, cagoule, écharpe, bottes couleur rose bonbon. Petits yeux bleus foncés tournés vers moi. Le courrier m'échappait. Signe de main, je lui souriais, la regardais passer. Rentrée chez moi, je me blottissais au chaud. J'étais ravie. Emmerveillée par ce regard perçant. Cette première fois où nos corps s'ouvraient l'un à l'autre. Je ne savais rien d'elle, elle ne connaissait que mon adresse. Une chose était sûre, quelque chose était en train de naître.

Insouciance. Le chant. Chant des oiseaux, chant des cloches, chant des feuilles qui frottaient contre ma porte. Volets qui claquaient, vitres qui tremblaient. Le vent. Vent qui s'engouffrait sous ma porte. Verglas, buée sur les vitres, stalactites sous les volets. Je sortais. Il fallait faire vite pour ne pas manquer mon rendez-vous. Mes pas croquaient dans la neige. Je laissais mon empreinte. La boîte aux lettres grinçait, vide. J'effaçais mes traces. J'entendais le petit dérapage. Cette fois-ci, il fallait que les présentations aient lieu. Le porte-bagages frottait contre le pneu à l'arrière. La main gauche se levait. Je sifflais son joli sprint. Je sursautais à sa

sortie de piste, tout droit dans les sapins. J'en perdais mes chaussons en m'avancant vers elle. Nous nous serrions la main, j'étais hypnotisée, je n'arrivais plus à la lâcher. Elle attendait, sans savoir quoi faire. La situation était si déstabilisante. Nous avons convenu qu'elle s'arrêterait le lendemain. Lunettes embuees en rentrant, je n'y voyais plus. La cheminée réchauffait, le coucou m'enchantait.

Rencontre. Coucou qui sifflait, je glissais sur le carrelage. Ouverture de porte avec fracas. Gouttes givres s'éveillaient, tombaient, glaaient mes cheveux. Bruit de mécanique empressé. Au bord de l'explosion, comme une cocotte en fusion. Dehors, face à la boîte aux lettres, je bouillonnais. Il fallait que je sois à la hauteur, que je paraisse élégante. J'avais démêlé mes jolies boucles brunes. Je m'étais maquillée. Un léger souffle caressait mes joues, je fermais les yeux. J'entendais le claquement des freins plus ou moins fixés. Ma belle inconnue apparaissait, sursautant sur la selle du vélo.

Elle y avait accroché un petit paquet, ses affaires de travail. Ce poids alourdissait la charge, faisant peiner le pédalage. Elle s'arrêtait avec difficulté, se servant autant des freins que de ses bottes. Je courrais derrière elle pour l'aider à stopper son vélo fou. Arrêt glissant, j'attrapais le porte-bagages. Coup de freins grinçant, mes fesses claquaient au sol, je faisais l'étoile. Vélo qui tombait, pas qui s'approchaient. La jolie demoiselle se jetait sur moi. Peur que je me sois fait mal. Nos mains s'entrechoquaient. Eclats de rire.

J'avais tout préparé pour l'accueillir dignement. Le chocolat dans les bols, le lait chaud dans la casserole, une tarte au sucre cuisant doucement dans la cuisinière à bois. Elle s'essuyait les lunettes de soleil, laissant découvrir de plus près ses yeux ombrageux. Elle avait mis une robe, couleur lavande. Elle était ses gants avec délicatesse et me tendait la main. Elle se présentait. Je perdais pied, bgayais. Elle entra chez moi. Elle était ses bottes tout en s'attrapant à moi pour ne pas perdre l'équilibre. La situation m'amusait. J'étais déjà attachée à elle. Je n'avais pas son âge, elle n'avait pas mes goûts et pourtant. Assises à table, nous parlions de tout et de rien, comme si nous nous connaissions depuis toujours. L'après midi avait passé si vite. Il était temps qu'elle reparte.

Un sourire crispé, une tête baisse, je lui disais au revoir. Je n'avais plus envie qu'elle me quitte. Tout en enjambant la selle, elle se tournait à demi pour me saluer et me remercier. Je prias pour que jamais rien ne nous sépare, pour que personne ne nous dtruisse, ne vole notre histoire.

Quotidien. Chaque jour, le même refrain. Berce par le flot des flocons, je flottais, perchée sur un nuage, je craignais qu'elle m'en fasse redescendre.

Dérapiage assourdissant, la sonnette hurlait frénétiquement. Les pédales tournant dans le vide tandis qu'elle s'accrochait à mon cou. Je l'attrapais par les hanches, la serrant fort contre moi. Le bolide rouillé finissait parfois sa course dans le portail, parfois dans la boîte aux lettres, parfois dans les sapins. Nous nous réchauffions autour d'un chocolat chaud et d'une tarte au sucre. Nous parlions, ponctuant nos conversations de fous rires. Nous trouvions chez l'autre ce qui nous manquait. Je lui apportais la folie, la douceur, le rêve. Elle m'offrait son écoute, sa patience, sa tendresse. Le silence était parfois plus significatif. Face à face, assises, main dans la main, les yeux dans les yeux. Nous laissions fusionner nos émotions, rien de plus.

Prise de conscience, elle me révélait à moi-même. Prise de panique, personne n'avait encore su le faire. Prise de courant, j'avais envie d'y mettre les doigts pour m'assurer que c'était réel. Prise électrique, elle m'avait fait découvrir le coup de foudre. Prise au piège, elle faisait ce qu'elle désirait de moi. Prise au vif, je me laissais porter dans une histoire impossible, douloureuse et interdite.

Intrusion. Le rythme de nos doux après midi s'était soudain vu bouleversé. Elle commençait à me parler d'une rencontre qu'elle avait faite à son travail. Un homme qui la charmait, la séduisait. L'étincelle qu'elle avait dans son regard en parlant de lui. L'enthousiasme dans sa voix à chaque anecdote le concernant. Ses références systématiques à ce cher collègue mystérieux. Il devenait le centre de nos conversations. Toutes mes tentatives pour l'en écarter étaient vaines. Brun, les yeux noisette, une voix rauque. Je connaissais tout de lui sans le vouloir. Je subissais. J'avais l'impression qu'il était présent. Tout ce qu'elle me disait de lui renforçait ma haine, ma jalousie. Je faisais semblant de l'écouter. Les mots qui sortaient de sa bouche m'insupportaient. Je ne retenais que les sons, les variations. Résignée par son obsession, je tentais de répondre à ses questions. Je la conseillais, la rassurais. J'étais en train de commettre l'irréparable. La soutenir dans son histoire plausible avec lui. Je sentais en même temps que j'étais en train de me sacrifier. Je redoutais ce jour où elle me dirait qu'il l'avait embrassé.

Rembobinage. Nos rencontres étaient de plus en plus écourtées. Mes conseils avaient pris effet. Il faisait désormais ce qu'il désirait d'elle. Aveugle, amoureuse, elle lui cédait tout. Je faisais partie de leur intimité sans qu'il le sache. Elle ne laissait rien de côté. Tout, je savais tout. Elle n'avait plus de temps pour nous. J'ignorais ce que je représentais pour elle maintenant que sa vie se modifiait. Tantôt lavande, tantôt violette, le parfum de sa peau se

propageait jusqu'à mes lèvres, s'engouffrait dans ma gorge, empoignait mes poumons, pulvérisait mon cœur. J'aurais aimé la retenir. Au lieu de ça, je la laissais m'échapper.

Quelques temps passèrent ainsi. Et sans raison, sans explication, elle n'entraît plus. Elle restait sur sa mécanique rouillée, assez mal installée. Nous ne riions plus, malgré mes quelques essais de phrases absurdes. Nous n'arrivions plus à communiquer. Nous nous regardions. Je retenais ma peine. Elle contenait son bonheur pour ne pas m'attrister davantage. Les yeux vers le sol, j'attendais qu'elle soit de dos pour oser l'admirer. Une fois disparu de ma vue et à pas lents, je me plaçais sur le tracé laissé par les roues de son vélo. Mes pas s'écrasaient. La neige disparaissait sous mes pas.

Je n'avais plus rien à préparer, plus d'excitation. Je restais là, attendant son passage. Elle ne prenait plus la peine de s'arrêter. La petite sonnette retentissait, sans écho, éphémère, tout comme elle. Un fantôme, un spectre. Je la saluais, elle faisait signe de la tête.

Vampirisée. Du jour au lendemain, le vélo avait cessé d'envahir mon espace. Les traces de pneu étaient devenues plus lourdes, écrasantes. La légèreté des roues que j'avais toujours connue et prise d'affection avait laissé places à celles d'une énorme voiture. Son bourreau venait la chercher, l'amenait au travail. Mes habitudes avaient changés. Il fallait que je guette son passage plus tôt. Une voiture est assurément plus rapide qu'un vélo. Je ne pouvais plus me fier à mon coucou. Lui aussi avait du s'attacher à elle. Depuis qu'elle n'entraît plus, il sonnait à n'importe quel moment, à une cadence inquiétante.

Pour ne pas montrer qu'elle me manquait, j'avais décidé de relever le courrier au moment où ils passaient. La voiture ralentissait, la vitre se baissait. Ses yeux dans les miens. Son sourire face à ma peine, sa main contre mon cœur. Le pire de mes cauchemars était en train de naître. Chaque jour, un élément disparaissait. Je soupçonnais cet homme de tirer les ficelles d'un mauvais scénario. A croire que me voir dans cette déchéance lui procurait du plaisir. Que briser tout ce qui s'était construit entre elle et moi l'excitait.

La vitre fumée ne se baissait plus. Je devais me contenter de son image floue. Sa main, presque invisible me saluait si discrètement que j'avais l'impression de la rêver.

La voiture ne ralentissait plus. Ses yeux cachés derrière des lunettes de soleil. Ses mains gantées. Je n'avais plus aucune partie de son corps à imprimer dans mes souvenirs. La main n'effectuait plus de mouvement. J'étais crispée. Mes larmes fusionnaient avec le brouillard de la vitre.

Ils ne passaient plus. Un autre chemin avait du être découvert pour anéantir une fois pour toute ce rituel. Elle m'avait définitivement quitté. Ce vélo n'existait plus et je l'avais presque

oublié. Mes larmes séchaient. Ou étaient-ce les gouttes glissantes sur mes fenêtres, sans ce paysage merveilleux que j'avais pris plaisir à contempler, qui reflétaient mon désespoir ? Le brouillard.

Un malheur apprivoisé. Oui, c'était cela. J'avais appris la présence par son absence. Il avait fallu qu'elle disparaisse de mon quotidien pour que je me rende compte de ma dépendance. Cette satisfaction de ne pas être seule, de pouvoir partager. Je me consumais sans consommer. Des ruines s'accumulaient autour de moi, en moi. Je n'avais plus rien à gagner. Le souvenir de son rire s'estompait. Frayeur. Sa voix avait déjà disparu de ma mémoire. Pourquoi est-ce la première chose qu'on oublie lorsqu'on perd quelqu'un ? Je n'aimais pas mon malheur, je le tolérais, j'acceptais sa compagnie. C'était moi, plus que lui qui étais apprivoisée.

Et moi, qui consolait ma tristesse ? Qui enveloppait mes larmes ? Qui séchait ma peau ? Je ne la voyais plus. Qu'avait-t-il fait d'elle ? Et lui, son deuxième esclave. Vieille carcasse. Il roulait plutôt mal mais il encaissait les chocs. A croire que rien ne pouvait le casser. Son violet me faisait divaguer.

J'avais envie de la voler, qu'elle me viole, qu'elle m'avale. Je n'aurais pas essayé de me débattre. Comme une larve j'aurais attendu qu'elle me ramasse. Je n'avais qu'elle, je ne voulais rien d'autre. Sa présence me suffisait. Chaque jour la voir, l'embrasser. Poser mes lèvres sur l'empreinte de sa bouche laissée sur le bol. Sentir son odeur se propager dans le salon, enivrer ma cuisine. J'aurais aimé être une fleur, seule, resplendissante. J'aurais aimé qu'elle me cueille, qu'elle prenne soin de moi.

La cheminée sentait le soufre. Le bruit que les feuilles faisaient en tombant, emportées par le vent. Elles trouvaient refuge contre les murs de la maison, en masse, s'entassaient dans l'entrée.

L'odeur du chocolat chaud, sans le chocolat. Le chiffon pour détruire la buée des vitres, sans buée. Le four qui chauffait, sans rien à chauffer. Plus rien n'avait de sens.

Je n'avais plus le cœur à cuisiner, à sortir. Le courrier s'entassait et je restais là, assise, devant les braises. C'est encore la seule chose que j'arrivais à faire, réanimer le feu. Glace. Mon cœur en poussière était comme une ancre échouée en pleine mer. Profond et perdu, qui pourrait le retrouver ? Je la rêvais, je la désirais et elle s'évaporait.

Flottement. Et puis un jour, un dérapage. Un sifflement criard qui se terminait par un grave fracas dans le portail. Celle que j'avais tant attendue revenait. Le coucou chantait soudain

comme il ne l'avait plus fait depuis longtemps. Dans un dernier sursaut, les flammes jaillissaient de la cheminée. Elles brûlaient mon regard mais mon cœur glacé tardait à tiédir. Je ne bougeais pas du canapé. Sous ma couverture, bien enfoncée, bien au chaud. Ecrouée, l'absence entrainait dans mon antre, je me détruisais. Agglutinées, mes ecchymoses étaient maltraitées. Je ne cherchais pas à me soigner.

Je reconnaissais la sonnette poussive. Comme un vase fendu, je me vidais. J'avais tellement attendu, espéré. Je divaguais. De son regard. Qu'elle le garde comme un secret. Une vie, de mon vœu, mon plus doux rêve. Vers elle, comme un regret, je l'avais laissé s'envoler. Le souvenir de son corps comme une lame transperçait mon cœur. Comme une larme que l'on essuie, son image disparaissait, devenait un souvenir. Je crois que je n'avais jamais versé autant de larmes de toute ma vie. Ce désespoir était finalement si enfantin. Pour moi, cela ressemblait plus à une déchirure dont on ne peut soigner les plaies. L'attendre impatiemment. Ma drogue. Me réfugier dans ses bras, me plonger dans ses yeux ombrageux. La regarder encore et encore. Fermer les yeux et mémoriser chaque partie de son corps pour ne jamais l'oublier. Cette petite langue réfugiée entre les dents de devant. L'entendre prononcer mon prénom tant de fois par jour, plus qu'aucune personne n'aurait pu le faire en une vie. L'écouter, sans cesse comme pour partager sa vie. Elle me faisait vivre autant qu'elle me tuait. Elle me faisait rêver. Pas même un ange n'aurait pu être plus serein que moi lorsqu'elle était là. Plus rien ne comptait, juste elle. Et cette force en moi pour la garder à tout jamais. J'avais perdu.

Dehors, le vélo attendait. Son propriétaire avait disparu. Comme il avait disparu de ma vie. Sans dire pourquoi, elle avait pris soin de découper un morceau de sa robe que je préférerais pour en faire un nœud, accroché au guidon. Elle m'offrait l'objet qui nous avait uni. Il était là, contre la boîte aux lettres. Mais la folie avait eu raison de moi. Aussi rouillée que lui, à son touché, elle nous avait embellie. Abandonnés, elle avait fait de nous des épaves. Comme un dernier soupir, la fin d'un rêve ou d'un cauchemar. La dernière braise venait de s'éteindre. Le coucou poussait son ultime note. L'odeur de soufre chatouillait mes narines. Trop tard. J'étais morte.